

ETC



« Je vous prie de me permettre une grossièreté, faire une citation »

Annie Molin Vasseur

Numéro 11, printemps-été 1990

Parler de l'art

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36272ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vasseur, A. M. (1990). « Je vous prie de me permettre une grossièreté, faire une citation ». *ETC*, (11), 10-12.

«Je vous prie de me permettre une grossièreté : faire une citation»¹.



Ben, façade de la galerie Lara Vincy, avril-novembre 1983. Galerie Lara Vincy

10

Si j'ouvre ce texte par des guillemets, ce n'est pas pour laisser entendre que parler de l'art ne consiste, pour une directrice ou un directeur de galerie, qu'à citer artistes et critiques. Il s'agit plutôt de marquer ici mes propres citations. Cette phrase de Georges Charbonnier renvoie au livre dans lequel Lévi-Strauss, dès 1969, intervient sur l'art, d'une façon convaincante. Ce livre est la retranscription d'entretiens radiophoniques qui portent en partie sur l'art et le groupe.

À première vue, les façons dont un ethnologue et une galeriste peuvent aborder l'art semblent éloignées, sauf si l'un influence l'autre. Ces émissions radiophoniques que j'ai suivies, à l'époque en France, ont été bien plus déterminantes sur mes orientations que je ne l'avais perçu alors. Ce n'est pas dire pour autant que je doive à Lévi-Strauss tout de mes obsessions sur la quête du sens, peu s'en faut, mais il y contribua. J'ai relu cet ouvrage à plusieurs reprises avec le même intérêt. Alors que je m'apprêtais à résumer pour cet article ma façon de rendre compte de l'art, ce volume a à nouveau attiré mon attention. Force m'est donc de vous entraîner avec Lévi-Strauss dans ses pages :

«Deux ordres de faits (font la différence entre l'art de notre société et l'art des sociétés dites primitives) : l'individualisation de la production artistique, (dans notre société) envisagée plutôt sous l'angle du client que sous l'angle de l'artiste et (le) caractère de plus en plus figuratif ou représentatif des œuvres alors, me semble-t-il, que dans les arts que nous appelons primitifs, il y a toujours [...] une disparité entre les moyens techniques dont l'artiste dispose et la résistance des matériaux [...] qui l'empêche de faire de l'œuvre d'art un simple fac-similé. Il ne peut ou ne veut pas reproduire intégralement son modèle, et il se trouve donc contraint de le signifier. [...] Si l'on y réfléchit on voit bien que ces deux phénomènes, l'individualisation de la production artistique et la perte ou l'affaiblissement de la fonction significative de l'œuvre sont fonctionnellement liés, et la raison est simple : pour qu'il y ait langage, il faut qu'il y ait groupe. [...] Le langage est constitutif du groupe. Il n'existe que par le groupe, car le langage ne se modifie, ne se bouleverse pas à volonté. Nous n'arriverions pas à nous comprendre si nous formions dans notre société, une quantité de petites chapelles dont chacune aurait son langage par-

ticulier ou si nous nous permettons d'introduire dans notre langage des bouleversements ou des révolutions constantes comme celles à quoi nous assistons dans le domaine artistique, depuis un certain nombre d'années [...]. Quand nous nous étions demandé à quel grand phénomène social l'apparition de l'écriture se trouve liée, toujours et partout, nous étions tombés d'accord, je crois, sur le fait que la seule réalité sociologique concomitante de l'écriture était l'apparition de fissions, de clivages, correspondant à des régimes à castes ou à classer car l'écriture nous est apparue dans ses débuts comme un moyen d'asservissement d'hommes à d'autres hommes [...]. Or il n'est peut-être pas fortuit que la transformation de la production artistique, à laquelle je faisais allusion ait eu lieu dans des sociétés à écriture.» Voilà qui pose bien le sujet de mon questionnement, à travers cette trop courte et trop longue citation. Un livre à relire.

Parler de l'art dans notre profession ne se planifie pas, cela vient simplement des contacts qui s'établissent avec les artistes, les clients, les autres de l'art; avec le groupe. Car l'artiste n'est pas seul aujourd'hui, comme on le sait, à dialoguer avec son public et je me permettrai de dire à la suite de Lévi-Strauss qu'il est celui qui dit/signifie le moins. Je ne souhaite pas généraliser abusivement, car il y a toujours des artistes du fond (au sens propre) qui s'adressent à leur public, avec ou sans compromis, j'entends ceux qui rabâchent le sens des lieux communs et ceux qui tentent d'innover en matière de contenu. Donc, sans universaliser, il est difficile de ne pas prétendre qu'au XX^e siècle, (Lévi-Strauss dit depuis l'art grec du V^e siècle et ensuite depuis la renaissance italienne), l'artiste dans notre société, se soucie peu de communication. Dès lors le public s'interroge, ne comprend plus et questionne, qui ? Entre autres les intermédiaires qui diffusent l'art. Il nous faut donc essayer d'en parler!

Pour ma part, je me suis très peu inspirée du discours des critiques et théoriciens de l'art qui, ayant les mêmes buts d'éclatement et de modernité que l'art dont ils parlent, n'aident pas souvent à éclairer le sens d'une œuvre, mais se préoccupent surtout «d'auto-référentialité». De notre temps: une poétique de la forme.

Les citations trop souvent rapportées deviennent des clichés, autrement dit, elles signifient. «Revenons à nos moutons»². Le sens appartient au groupe. Il se disperse lorsque les valeurs du groupe se défont, tout en finissant de se valider dans les chromos et de discours décadents. À notre époque, je crois pouvoir affirmer (avec les restrictions que l'on sait) que l'art signifie la perte de la signification. D'où l'argument avancé par Lévi-Strauss sur l'individualisation. L'art, dans nos sociétés occidentales s'adresse à quelques particuliers, des collectionneurs, et non pas à l'ensemble de la société. Pour que l'art s'adresse au groupe, il faudrait que le sens réémerge. Cela n'est pas sans

difficultés alors que nous avons encore en mémoire les impérialismes du sens que nous avons défaits. L'art n'avait que peu d'alternatives depuis le début du siècle. Je crois qu'il ne précède pas le sens, mais l'accompagne. D'une part, il annonce la vacuité du sens, avec toutes les beautés vides des variations formelles ou ses laideurs décadentes. D'autre part, il tente de maintenir du sens au niveau de la métaphore personnelle, dans le pire des cas, en tempêtant sur la perte du sens et dans le meilleur, en tentant l'émergence des réarticulations à venir. À travers mes questions, je n'aurai fait que développer cette problématique pour essayer de prévoir les déplacements de significations.

Au niveau du langage, cela s'est articulé d'abord autour des questions adressées aux artistes, à la fois pour mieux comprendre leurs démarches et les accompagner dans cette découverte des images qui consiste à en parler. Je crois avoir, de ce fait, suscité des lectures signifiantes pour nous. Ensuite il y a eu les confrontations, questionnements, rencontres ou divergences avec ces mêmes artistes ou d'autres, des conservateurs, galeristes, critiques et universitaires, qui m'ont permis de préciser un peu plus le pourquoi de ce que je donnais à voir. Au niveau de l'écrit j'ai également essayé de parler de l'art plus par nécessité que par besoin, à travers ma propre interrogation sur le rôle de l'art aujourd'hui. J'ai souvent parlé de la mémoire dont l'art partage, avec l'ordinateur, le stockage des mémoires mortes et actives de notre cerveau.

Mais et je dis bien mais, c'est au public que revient le dernier mot, non pas parce qu'il paie. Ironie. Nous avons des galeries commerciales, sans acheteurs. Qu'on ne croie pas que cela soit unique ici. Il y a peu de villes au monde aussi démunies culturellement que Montréal, certes, mais il y en a également peu, aussi pourvues que New York. Mes rencontres avec de nombreux responsables sur la scène internationale m'ont amenée à dire que c'est le type d'art que nous présentons qui est en cause. Et je ne parle pas de qualité. L'art contemporain ne se soucie pas de son public, il l'éloigne car il n'a rien à lui dire et il tente même souvent de le rejeter. N'a-t-on pas entendu souvent ce cliché très significatif: «la société finit par tout récupérer». Autrement dit, l'artiste (ou tout autre médiateur artistique) se veut souvent contestataire et irrécupérable, comme si cela était possible d'œuvrer en dehors de la société et comme si nous avions encore à craindre de nos vieilles valeurs et de leurs liens au groupe. Il n'a pas tout à fait tort, cet artiste-témoin, car notre mémoire est tissée de ces valeurs et nous nous débattons chacune et chacun dans les contradictions de perte et de maintenance du sens. Mais que viennent ceux qui en ont fini.

Parfois je pense que certains artistes ne sont pas loin d'une affirmation personnelle ou politique, mais presque toujours encore ils condamnent et enterrent le passé. L'art voudrait rompre radicalement avec ce passé. Il ne le peut ni plus ni moins que la société qui

l'encadre, car même pour les grands précurseurs, il faut du temps pour digérer sa mémoire. À certaines époques pourtant, la masse artistique était assez articulée pour retenir suffisamment de valeurs et les ériger en culture. Aujourd'hui il semblerait que le *way of life* soit dicté d'abord par la culture scientifique et économique. Et là je ne parle pas des techniques de toutes disciplines. Est-ce dire que les nouveaux créateurs sont les scientifiques, les gens d'affaires et les collectionneurs ? Je le crois et je ne plaisante pas.

De plus, si l'art se veut irrecevable, illisible, qu'à cela ne tienne, on va l'analyser. D'où les lectures multiples. Depuis une vingtaine d'années, les universités nous fournissent des grilles spécialisées : lectures psychanalytiques, marxistes, structuralistes... et qu'on le veuille ou non, la galériste doit rejoindre le code de ces propositions, en les exprimant le plus simplement possible auprès de ceux qui questionnent. J'ai souvent insisté sur notre rôle d'intermédiaire, de transmetteur, ce que d'autres appellent «être pris entre le marteau et l'enclume». D'un côté un art qui hurle, avec des formats de plus en plus grands, qu'il n'existe plus. De l'autre, des collectionneurs de plus en plus spécialisés qui lui demandent des preuves. Des collectionneurs de plus en plus rares (ceux, significatifs de notre temps, qui achètent l'art national et international de pointe), qui paient de plus en plus cher pour déchiffrer leur temps et qui lisent et écoutent tout ce qui se parle sur l'art. Ils sont souvent plus au fait de la scène artistique que la majorité des artistes eux-mêmes. De nouveaux mécènes. Ce n'est pas le lieu ici de creuser leur pourquoi.

Par ailleurs, il est difficile de ne pas sourcilier sur l'affirmation de Lévi-Strauss mettant en parallèle le non-représentatif, des sociétés primitives, qui signifie, et le représentatif, de l'art actuel, qui reproduit et de ce fait, dixit, ne signifie pas. À première vue cela semble faux, car, hormis les intempêtes et devancières figurations de la *trans-avantgardia* figuration libre et autre nouvel expressionnisme (du passé déjà), la peinture se préoccupe de picturalité et la sculpture de variations formelles de la matière. Mais ce serait oublier l'orientation de l'art vers la photographie, la vidéo, la performance, l'installation: médiums qui eux, majoritairement, figurent. Sans compter également l'émergence des fac-similés d'articles de consommation, de publicité, de pop et autres citations fictionnelles du vécu social. Depuis Duchamp on n'en finit plus d'en finir. L'art signale et ne signifie pas.

Pour signifier, Monsieur de la Palisse aurait dit qu'il faut un système de signes et pas seulement leur mise en forme. Aux temps de la forme, le sage oriental eut dit aux tenants du contenu, d'élargir le souvenir pour se réapproprier, à travers les citations intérieures de la mémoire, les cycles de sens et de non-sens, faux sens, double sens, sens unique, sens dessus dessous... De quoi relativiser.

Puisque parler de l'art relève ici de l'écriture donc est «un moyen d'asservissement d'hommes à d'autres hommes», que Lévi-Strauss me pardonne, tous les hommes ne faisant toujours pas une seule femme: il y aurait peut-être lieu de penser à ce qui a marqué, depuis les années 60, une des grandes ruptures de sens de notre époque. Je ne dirai pas le féminisme, on abuse des lieux communs, mais la réintroduction du féminin et de toutes différences qui ont été amputées au niveau du sens. Il ne s'agirait plus de formuler le manque, mais d'articuler le plein. Ce que l'art cherche à écrire après les vidanges *du* sens pourrait bien sortir encore des schémas dictatoriaux de notre mémoire ou alors nous amener tous à reconsidérer l'art et en parler différemment. Nous choisirons ou laisserons choisir.

En parlant de l'art, j'ai essayé de donner ce que je savais, cela ne se monnaie pas. Je ne vois rien d'indicible dans l'art actuel sinon parfois notre manque, non pas à l'analyser, nous y excellons, mais à le globaliser, à nous globaliser. On se soucie de communication quand on ne communique pas, de loisirs quand on n'a plus le temps, de sens quand on l'a perdu, de parler de l'art quand l'art ne parle plus. Une histoire de notre temps.

Aujourd'hui on court. Le futur pourrait bien nous obliger à ralentir. En attendant pour finir dans le peu d'espace et de temps qui me restent pour parler de l'art (parce que je n'ai rien dit à ceux qui veulent savoir comment je parle de l'art), je dirai: mal, avec obsession pour comprendre ma vie, par rapport à l'écriture, s'il y a pouvoir pour séduire, de tentative d'anéantissement du pouvoir à l'émergence de puissance, en questions et réponses, en affirmant de moins en moins, en généralisant peu, en globalisant dans la relativité, en précisant de plus en plus, en regard de notre temps et des autres, de notre civilisation et des autres, à l'écoute des intuitions, en respect des codes à maîtriser, et non à contrôler, en absence de certitude, en transition, à l'écart du doute, en méditant, de façon bruyante parfois, silencieuse le plus souvent.

Ce texte est dédié à Ben (Benjamin Vautier) qui, étant malade, n'a pu venir à Montréal pour parler de l'art.

Annie Molin Vasseur

Écrivain et ex-directrice de la galerie Aubes 3935

NOTES

1. Georges Charbonnier, *Entretiens avec Lévi-Strauss*, Paris, 10/18, 1969
2. Marshall McLuhan, *Du cliché à l'archétype*, Montréal, Hurtubise, 1973